

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 2-3

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DE LA GUERRE

La bataille des deux Morins. Franchet d'Espérey à la Marne, 6-9 septembre, par le colonel A. Grasset. Payot, Paris, 1934, 294 pages in-8 avec neuf croquis dans le texte et un portrait. Prix : 20 fr. fr.

L'éloge du colonel Grasset comme écrivain militaire n'est plus à faire. Par l'étendue et la précision de sa documentation, par la sûreté et la profondeur de ses jugements, par la clarté et l'élégance de son style, tout ce qu'il écrit est d'une lecture aussi attrayante qu'instructive. Avec lui, on vit la bataille.

Après la frontière, Verdun et Montdidier, c'est la 5^e armée française à la Marne que le colonel Grasset fait revivre aujourd'hui devant nous. Le rôle de cette armée a été fort discuté et souvent fort injustement. En particulier, le colonel Bircher, dans son livre, très fouillé du côté allemand, « Die Krisis in der Marne-Schlacht » n'a pas entièrement rendu justice à la 5^e armée française et à son chef, le maréchal Franchet d'Espérey. Le colonel Grasset, mieux documenté du côté français, nous montre le drame sous son vrai jour.

A voir superficiellement les choses, la 5^e armée, placée en face de la brèche ouverte entre les I^{re} et II^e armées allemandes, n'a pas foncé dedans avec toute la vigueur désirable. Il en est résulté que, trois jours après la bataille, le front allemand s'est ressoudé et la victoire est restée incomplète.

En y regardant de plus près, on se convainc que c'est, bien au contraire, la 5^e armée et son chef, qui ont été les principaux artisans de la victoire. Non pas que le général en chef et les autres armées n'aient pas fait tout leur devoir. Mais c'est à la 5^e armée qu'a pris corps, le 4 septembre, l'idée, suggérée par Gallieni, du grandiose retour offensif. L'ordre d'attaque de Joffre reproduit presque textuellement les propositions de Franchet d'Espérey. Si celles-ci avaient été moins catégoriques, on ne se serait peut-être pas battu sur la Marne. Et c'est la 5^e armée qui, en bousculant le soir du troisième jour de bataille, l'aile droite de la II^e allemande, a produit l'événement qui a décidé de la victoire. Il vaut la peine de résumer ici le récit palpitant que fait le colonel Grasset de ces journées mémorables.

Le 3 septembre au soir, en pleine retraite, le général Franchet d'Espérey, commandant du 1^{er} corps, était appelé à prendre le commandement de la 5^e armée, en remplacement du général Lanrezac. Ce dernier, malgré ses talents militaires, était devenu indésirable par suite de sa mésintelligence avec son voisin de gauche, le maréchal French, commandant de l'armée britannique. Joffre ne pouvait sacrifier French ; il fut bien obligé de sacrifier

Lanrezac. Et, pour le remplacer, il ne pouvait faire un meilleur choix que Franchet d'Espérey dont le premier soin fut de rétablir, ce même soir, des rapports cordiaux avec French. Et le lendemain, après avoir conféré avec le général Wilson, de l'état-major de French, il soumet au généralissime un plan d'offensive combiné des 5^e et 6^e armées et de l'armée anglaise. Joffre approuve le plan et l'offensive se déclanche le 6 au matin.

Pendant deux jours les résultats sont un peu maigres, ce qui ne peut étonner que des stratèges de chambre. Tant la 5^e armée que l'armée anglaise viennent, après une bataille perdue, de faire douze jours de retraite épuisante, entrecoupée de combats sanglants. Entre elles règne une brèche de trente kilomètres, mal fermée par le corps de cavalerie Conneau, en train de se constituer, et encore plus fatigué que l'infanterie. Dans cette brèche vont s'engouffrer deux corps de cavalerie allemande suivis de plusieurs corps d'armée.

Pour reprendre l'offensive dans ces conditions, il fallait non seulement une énergie presque surhumaine, mais aussi une prudence raisonnée. Aussi la manœuvre de la 5^e armée consista-t-elle surtout, le 6 septembre, à se souder aux Anglais et à prendre contact, assez rudement d'ailleurs, avec l'ennemi, sans s'engager à fond. Le lendemain, l'ennemi se dérobe. C'est Kluck qui, vivement pressé par Maunoury sur l'Oureq, y rappelle en hâte ses corps aventurés au sud de la Marne. Mais ceci, on ne pouvait pas le savoir à la 5^e armée ; on flaire un piège et l'on avance prudemment. A l'aile marchante, le corps de cavalerie, dont les chevaux sont fourbus, exagère la prudence. Il s'en laisse imposer par la cavalerie allemande, qui n'est d'ailleurs guère en meilleur état. Il ne fournit presque aucun renseignement utile au commandement.

Le 8, la situation est plus claire, mais encore délicate. A gauche, l'armée anglaise et le corps de cavalerie progressent, lentement, dans la trouée. Mais à droite, la 9^e armée se maintient avec peine ; la 5^e armée doit ralentir pour rester en mesure de lui porter secours, si besoin est.

Le soir, la décision se produit. A l'aile gauche de la 5^e armée marche le 18^e corps, commandé depuis deux jours par le général de Maudhuy, dont l'allant est légendaire. La II^e armée allemande, engagée à fond contre la 9^e française a dégarni son aile droite, où il n'y a qu'une brigade renforcée du VII^e corps et rien derrière. Après un dur combat, le 18^e corps bouscule cette brigade.

Le 9 au matin, le commandant de la II^e armée, complètement désemparé, met en retraite son armée, en direction Nord-Est. La brèche entre cette armée et sa voisine de droite, la I^{re} armée, s'élargit. Il semble que la 5^e armée va s'y précipiter et rendre définitive la percée. Mais, à droite, la 9^e armée est mal en point. Le général Franchet d'Espérey a cédé à Foch son corps de droite, le 10^e et retient le 1^{er} corps pour parer à tout événement de ce côté-là. Au centre le 3^e corps est bloqué par le X^e corps de réserve allemand. A l'aile gauche, le corps de cavalerie et le 18^e corps, en liaison avec l'armée anglaise, débouchent au nord de la Marne.

Si ces troupes étaient fraîches, tous les espoirs seraient permis. Mais l'infanterie, déjà fatiguée avant la bataille, est épuisée. La cavalerie est littéralement à bout de souffle ; ses chevaux ne tiennent plus debout. L'artillerie a ses caissons vides. On n'arri-

vera pas, les jours suivants, à empêcher le front ennemi de se ressouder sur l'Aisne. La victoire ne pourra pas être exploitée à fond, mais elle est acquise. Et elle l'est ensuite de l'écrasement, le 8 septembre, au soir, de la droite de la II^e armée allemande par la gauche de la 5^e armée française.

Voilà ce que nous démontre, sans conteste possible, le beau livre du colonel Grasset.

Col. L.

Avec le 152^e. Journal et lettres de guerre par le Docteur Chagnaud, ancien médecin-chef du 152^e. Préface du général Barrard. Payot, Paris 1933.

Le médecin-major Chagnaud a écrit un livre profondément attachant. Son journal de guerre est, par son accent de vérité, la simplicité du récit, l'émotion qui s'en dégage, un témoignage de grande valeur, en même temps qu'un document précieux de psychologie militaire.

Ce docteur, passionné de sa tâche écrasante, est soldat au fond de l'âme. Son ancien colonel, le général Barrard, fait, dans la préface, l'éloge de l'activité intrépide et dévouée de cet homme de devoir : « On se demandait souvent, au 152^e, si vous étiez plus médecin que soldat, ou plus soldat que médecin. »

Chagnaud avait fait les deux premières années de guerre avec le 91^e régiment. Affecté au 152^e en 1916, il rejoignit son nouveau régiment le 2 octobre, dans la Somme. Le récit commence le 10 mai 1917, au chemin des Dames. D'emblée, le lecteur est jeté en pleine fournaise et initié aux préparatifs d'une bataille, du point de vue sanitaire. On assiste aux tribulations d'un médecin de régiment qui doit tout voir et tout prévoir, tout organiser pour que les mesures prises deviennent efficaces au moment de l'action. Responsabilité très lourde, si l'on songe aux routes défencées, inutilisables, aux évacuations sous le bombardement, au téléphone coupé, aux postes de secours détruits, aux gaz, et à toutes les improvisations qu'il faut imaginer sans cesse pour assurer le service dans des circonstances tragiquement difficiles.

A côté de ses devoirs professionnels, le médecin scrute les consciences et ausculte le moral de la troupe. Il assiste impuissant aux mutineries du printemps 1917; son cœur de soldat en est douloureusement affecté. Depuis longtemps, les signes de lassitude et de découragement se multipliaient. « Contre de semblables mouvements, je crois qu'il est vain et même dangereux de réagir avec violence. Il y a quelque chose d'émouvant dans le découragement de ces êtres simples que sont nos hommes. Il faut les reprendre doucement, comme certains enfants. C'est une œuvre de patience, de tact et d'amour... » Ce sont les meneurs qu'il faut passer par les armes, sans faiblesse.

Mais ces pénibles impressions s'effacent, le bon esprit revient, les hommes redressent la tête et retournent à la mort, reconquis par la discipline. Ils défilent devant le drapeau d'une allure splendide qui arrache des larmes aux officiers. Notre médecin admire sans réserve les jambes tendues et les maniements d'armes énergiques, « œuvre de l'excellent dressage d'un commandant de bataillon ».

Ce qui est beau dans ce livre, c'est l'amour des hommes et la pitié qu'on sent vibrer dans ces récits. Quand l'auteur décrit les tristesses et les grandeurs de sa besogne, le médecin nous livre son cœur : « A l'approche de la mort, dit-il, ces enfants n'ont pas de révolte, pas une parole amère, à peine quelques plaintes devant nos maladresses. »

Devant Reims, à Verdun, au repos, à la seconde Marne, pendant la retraite allemande, en Belgique, tout au long des étapes et des combats du 152^e, le médecin-major lit dans les yeux de ses blessés, remonte leur moral, soigne, guérit, se dévoue et trouve moyen de noter ses impressions dans un style alerte, imagé et spirituel.

Dans les pires moments, quand le cafard empoisonne les unités, dans la boue nauséabonde, à l'heure de la relève, si les pensées des combattants volent vers la famille et le bonheur passé, le docteur Chagnaud connaît un autre bonheur. « Celui de bien servir, de servir jusqu'au bout ; que d'abord le pays triomphe, ceux qu'on aime ne viennent qu'après. »

La camaraderie est une compensation aux joies perdues de la paix ; liens d'affection que resserrent les souffrances communes. « Que la compagnie de mes camarades de régiment me paraît donc aimable ! Nous ignorons l'envie, l'inquiétude, la jalousie et la mauvaise humeur. Nous avons consenti une bonne fois à tous les sacrifices, et nous sommes en repos vis-à-vis de nous-mêmes, c'est le bonheur. » Dès que la situation le permet, la gaieté reparait chez ces grands enfants ; toutes les vieilles farces de caserne se renouvellent dans les cantonnements de repos, au milieu des rires et des galopades effrénées dans les escaliers.

Aux blessés par le feu s'ajoutent les victimes du froid pendant l'hiver 1917-18, pieds et mains gelés, amputations. Puis l'épidémie de grippe de l'été 1918 vient compliquer la mission du service de santé ; les effectifs fondent, les médecins surmenés sont à bout de forces, l'organisation fait défaut, mais la confiance ne faiblit pas. Les heures sombres s'effacent, et le major se livre à ses exercices favoris dès qu'il le peut : promenades à cheval et bains de rivière.

Il ne perd pas une occasion de lancer quelques traits acérés aux « stupides journaux », à leur hypocrisie, à la prose exaspérante de tel stratège de l'arrière « qui ne semble écrire que pour des concierges ». Et il ajoute : « Quelle triste presse nous avons ; neuf articles sur dix sonnent faux ! Heureusement que le soldat, le bon troufion reste le même. Ce n'est pas le héros que nos idiots de journaux dépeignent. Il est bien plus modeste, mais nous pouvons compter sur lui. »

Les derniers mois de la guerre, la retraite méthodique des Allemands et leur belle résistance remplissent d'admiration les Français. Quand les hostilités cessent, les facultés d'émotion sont trop usées par cette victoire payée si cher pour qu'éclate l'enthousiasme. « Il nous reste les larmes. Je ne les retiens pas. Elles coulent bienfaisantes, très douces... Larmes de tendresse et aussi d'amour à la pensée de ceux que nous allons retrouver. »

Livre vivifiant et généreux qu'on rapproche inconsciemment du journal d'un médecin de bataillon suisse (1914-18), dont la *Revue militaire suisse* a rendu compte en 1934. Même conscience professionnelle, même dévouement, soumission absolue au devoir,

même amour de la patrie et de la nature, mêmes qualités de chef. Le médecin-major Chagnaud est un de ces chefs à l'âme haute qui souffrent intensément des misères des autres, parce qu'ils aiment autre chose qu'eux-mêmes : la victoire est faite d'amour et de souffrance.

Rnr.

La guerre au Tyrol. Combats dans les Dolomites, 1915-1918, de Luis Trenker. Traduction française de Pierre-A. Degon. 12 illustrations. Payot, Paris, 1934. Prix : fr. (fr.) 18.—.

L'auteur, qui n'est pas un inconnu, a su dépeindre dans une suite de tableaux pleins de vie et qui laissent l'empreinte de scènes vues à l'écran, toutes les activités du soldat en guerre : mobilisation, concentration, marche à l'ennemi, premier combat, victoire, puis retraite dans les plaines boueuses de la Pologne et en montagne, puisqu'il s'agit de cela surtout, patrouilles hardies, rudes transports de matériel à dos d'hommes par des sentes abruptes et périlleuses autant par la nature du terrain que par le feu ennemi, installation sur des crêtes aussi incommodes qu'inabordable et pourtant attaquées. Il en est de même des divers états d'âmes du soldat souffrant des intempéries, de l'inconfort, de la faim, de la fatigue, des échecs et des revers, de la carence des nouvelles du chez soi et surtout de l'angoisse de la mort, la mort par le bombardement ou la mitraille, par la foudre, par l'avalanche, par le gel et la plus terrible de toutes : savoir que le rocher qu'on défend est miné et sautera à plus ou moins bref délai et qu'il faut y rester pour que les survivants s'y maintiennent à outrance. Mais, par bonheur, il y a des moments de détente, où la plaisanterie, la bonne humeur, même la « roserie » renaissent et raniment les cœurs : mais il y a surtout pour les ranimer le sentiment du grand devoir de défendre la patrie et l'amour ardent du sol natal, de ce sol tyrolien avec ses belles et sauvages montagnes qui nourrissent un peuple aussi fort moralement que physiquement.

Le héros principal de l'histoire, Florian Dimaï, sergent aux chasseurs impériaux tyroliens et au civil guide de montagne hardi et sûr, est un noble caractère, comme sa femme Pia, comme son chef le capitaine Kall, comme son ennemi et ami à la fois, le capitaine d'Alpini, comte Franchini, qui se détachent en beauté, un peu idéalisée, peut-être, au-dessus de la foule, en général sympathique, des autres acteurs du drame de guerre qui se poursuit dans la célèbre contrée de Cortina d'Ampezzo.

Nous n'en dirons pas davantage, laissant au lecteur le plaisir de suivre les péripéties par lesquelles passent Dimaï et ses camarades, depuis le jour où il quitte Montanel et dit adieu au capitaine Franchini (2 août 14) après une ascension périlleuse avec lui, à la Tofana, jusqu'au jour où, après la guerre, ils se retrouvent ensemble sur une cime voisine, contemplant à nouveau dans une atmosphère de paix, les belles montagnes des Dolomites striées de cicatrices de guerre, mais restées au fond inchangées et immuables.

Vy.